

XIème Rendez-vous de l'Internationale des Forums VIIème Rencontre Internationale de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien

09-12 JULIO | 2020

Paseo La Plaza - CABA
Av. Corrientes 1660

Buenos Aires
Argentina

« S'appropriier l'inappropriable ? »

Sara Rodowicz-Ślusarczyk

Le thème de notre Rendez-vous met en avant la question du traitement du corps, articulée avec la question du temps, ou plus précisément l'époque où nous vivons. En entendant le titre, j'ai immédiatement cherché sa traduction dans ma langue maternelle. Ce n'est pas le corps mais la notion de traitement qui posait problème. En polonais, on ne peut pas parler de « traitement » pour désigner à la fois une manière de traiter quelque chose et un soin, voire une cure. Mais j'ai trouvé que cette question de traduction – pertinente pour notre communauté et pour l'époque – n'était que le début d'un problème fructueux. Dans le concept même de traitement, quelque chose est déjà supposée. C'est cette chose qui est traitée - le corps, dans ce cas. Ce corps dont Lacan disait dans les dernières années de son enseignement à son auditoire : « Le corps, ça devrait vous épater plus ! » Je note que c'est dans l'esprit de ne pas considérer le corps comme allant de soi, au cœur de l'expérience clinique, que Ramon Miralpeix a écrit son prélude, intitulé « Pour qu'il y ait un corps ». Chantal Degril, quant à elle, a commencé le sien par la citation où Lacan nous le rappelle : c'est avoir un corps, et non pas l'être qui caractérise l'humain¹.

Pour ma part, c'est une lecture récente du dernier ouvrage de Giorgio Agamben intitulé *L'Usage des corps*² qui me pousse à approfondir cette idée très lacanienne d'« avoir » un corps, et à juxtaposer la notion de traitement à celle d'usage, développée par le philosophe italien.

Je trouve important de remettre en question ce verbe d'avoir – avoir un corps au XXI^e siècle, donc – surtout dans le contexte du discours capitaliste. Pour commencer, je dirais que, tandis que nous sommes habitués à associer « avoir » à la propriété, « avoir » peut signifier « pouvoir faire avec », mais également « devoir faire avec », être obligé par quelque chose que l'on a. Et on peut aussi « avoir » une maladie : curable ou incurable (comme le désir). Selon Agamben, le corps, la langue et le paysage sont les trois inappropriables pour l'être humain. Pour lui, une condition logique pour la relation à l'inappropriable – une possibilité qu'il appelle bien l'usage – est de ne jamais « posséder ».

1 La citation est « LOM, LOM de base, LOM cahun corp et nan-na Kun. Faut le dire comme ca : il ahun... et non: il estun... (cor/niché). C'est l'avoir et pas l'être qui le caractérise. » LACAN J. *Joyce le Symptome*, Autres Ecrits, Paris, Seuil, 2001, p. 565

2 AGAMBEN GIORGIO, *L'usage des corps*, Homo Sacer, IV, 2 Éditions du Seuil, L'ordre philosophique, 2015

Dans son préluce, Colette Soler a souligné un point d'orientation important dans le thème – la psychanalyse traite des corps déjà traités, traités par le discours. Dans ce « déjà traités », l'on peut accentuer soit la marque d'une trace, soit, au contraire, une supposition. Je m'arrête sur ce dernier point. Il y a la supposition d'un traitement antérieur, et puis, dans ce que le traitement comme tel exige, quelque chose du corps nous échappe. C'est notre tâche en psychanalyse d'expliquer comment. Qu'est-ce qui s'échappe ? Le traitement répétitif du corps par la parole crée miraculeusement l'unité de ce corps, puisque le traitement doit supposer son objet, c'est logique. Mais cette supposition semble également cacher la signification qui en est créée. En esquissant les prémisses d'une discussion, l'on pourrait tenter de paraphraser Lacan: « Qu'il y ait un corps reste oublié derrière son usage dans son traitement »³. Colette Soler semble également signaler ce problème de l'inaccessibilité du corps lorsqu'elle dit que, dans notre expérience clinique, les corps déjà traités par le discours ne peuvent satisfaire leurs sujets.

Il peut sembler que le traitement se préoccupe davantage de son objet, alors que l'usage ne le considère que comme un moyen à une autre fin. Ce n'est pas ce que je soutiens ici. Je considère le « traitement » comme impliquant plus de distance avec l'objet traité que ce n'est le cas avec l'usage. Et la fin en question dont « l'usage » serait le moyen est précisément celle de la jouissance, indissociable du corps.

Dans le traitement du corps par le fantasme, par exemple, l'aptitude d'un corps à être imaginé dans son ensemble, en tant qu'un, objet séparable, est utilisée par le sujet alors qu'il emprunte son mode d'être – qui est toujours un « être en affaires » avec l'Autre – de la « partialité » permise par les pulsions, afin de s'y méconnaître. Le problème dans l'affaire est la position indéfinie par rapport à la jouissance, telle qu'elle demeure attribuée par le sujet à l'Autre. Le sujet vacillant dans l'et/ou, afin de sauver son être pour un temps autre. Ce serait l'hypothèse inconsciente d'une signification dans le traitement par le fantasme, qui parie de faire une place à l'être du sujet. Un pari, on peut même dire un pari d'amour, propre, qui crée de la signification et est un saut dans le futur antérieur.

Mais où est donc le corps dans sa corpo-réalité, face aux sauts de ce sujet ? N'est-il pas voué au jetlag ? Avec son poids, traînant derrière les jets⁴ de ce saut dans l'avenir qu'est le sujet. Un jetlag des années, métaphore que je dois à une analysante qui a nommé ainsi son symptôme d'insomnie. Pendant ce qui devrait être la « paix du soir », au moment même où le corps est mis hors d'usage, le potentiel latent au sein du symptôme reste agité, parle du corps à travers des cauchemars, montrant qu'on peut, en effet, dormir furieusement⁵. Mais, jouant ainsi sur des métaphores contemporaines et historiques, l'alternative d'éveiller le corps du décalage horaire ne serait-elle que celle du ... somnambulisme ? Un moment où le corps prend la relève, tandis que le sommeil du sujet indique à quel point le corps « propre » reste impossible à s'approprier dans son

3 J'évoque la fameuse phrase de Lacan « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. » dans « L'Étourdit », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449

4 Le terme anglais de *jetlag* est composé du *jet* qui signifie l'avion mais également un jet, et *lag* qui signifie un écart du temps et l'action de rester en arrière.

5 J'évoque le « *Colorless green ideas sleep furiously / Furiously sleep ideas green colorless* » commenté par Noam Chomsky dans son livre *Structures syntaxiques*, qui a été repris par Lacan dans la première leçon du Séminaire XII, *Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, leçon du 2 décembre 1964, inédit

mystère. En tant qu'analystes, nous n'annonçons pas un éveil complet (ce qui selon Lacan ne peut être que la mort). La syncope entre le sujet et le corps demeure, c'est le parlêtre comme tel. Mais peut-on opter pour une autre solution que le « somnambulisme », dans l'usage des corps qu'une analyse rend possible ?

La belle redéfinition de la pulsion par Lacan nous permet peut-être aussi de concevoir le nouage, du traitement à l'usage du corps. Si « les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire... »⁶ cela signifie que la parole fait usage du corps, si cela était permis par le sujet. Dans cet usage, le corps devient le champ de résonance de la voix de l'Autre, un paysage pour son écho, plutôt qu'un objet clos et entier.

Dans le dictionnaire d'étymologie française, l'usage se définit tout d'abord comme « pratique généralement reçue », « une coutume », et aussi comme « la manière d'être de quelqu'un », « se servir de quelque chose », et aussi: « une fonction particulière ». Mon idée ici est que dans l'usage, l'emploi du corps est plus direct que dans le traitement. On pourrait peut-être aussi dire : le traitement d'un organisme par la parole qui en fait un corps est ce qui permet son usage. Ou alors, la supposition faite dans le traitement serait mise à l'épreuve dans l'usage ? Si seulement ce passage était si simple, nous n'aurions pas beaucoup de travail.

Pour l'usage attentif de quelque chose, il en faut un certain savoir-faire. En anglais, c'est le *know-how*. Le « how » c'est « comment », qui implique une attention au détail, au sein d'une certaine structure de ce « know », un « savoir ». Dans l'usage, le « comment » est à la fois présent, en un instant, et immédiatement oublié dans le but de cet usage. Quand le « comment » de ce savoir-faire est un modèle trop accentué, c'est la manière. La joie de s'oublier dans ce « comment » est le style. L'étude d'Agamben, que je retrace très brièvement ici n'implique pas que l'usage signifie la maîtrise du corps. Ce n'est pas l'idée dans ce petit commentaire sur le savoir-faire non plus. L'important est qu'à travers l'usage, le corps est l'espace même de la relation indirecte de l'humain avec l'être, qui manque. C'est la puissance créatrice de ce verbe qui est en jeu, et son usage – l'usage d'usage, je dirais, qui requiert du temps et de la répétition pour être vérifiée dans ses effets pour chacun.

En accentuant le « comment » de la manière et du style, il me semble trouver une étonnante proximité avec cette subtilité linguistique qui nous a été signalée dans Lacan par Soler - celle de postuler une corpo-rection comme ce qui permet un lien, des corps, à travers les effets de jouissance qui doivent quelque chose aux miracles du langage.

A suivre à Buenos Aires !